



Le thème que l'on appelle souvent le "Maître des Animaux" : registre du bas à droite, un homme saisissant deux fauves ; peinture rupestre de la tombe 100 de Nekhen (Hiéakonpolis), période de Nagada IIC (vers 3650--3300 av. notre ère) (Source : Quibell J.E., Green F. W., *Hierakonpolis II*, ERA 5, Londres, 1902)

❑ Le "Maître des Animaux" : du Mythe à l'Histoire

Paradigme culturel africain de l'Égypte des Pharaons à nos jours

Théophile OBENGA

Résumé : *Le combat et la maîtrise de tous les animaux étranges coïncidant avec la construction d'un royaume est un paradigme mythique africain typique ainsi qu'un concept culturel qui peut être suivi depuis l'Égypte ancienne à l'Afrique contemporaine comme le montre clairement le présent article.*

Summary : *"The Master of Animals": From Myth to History. African mythology, the matrix of the continent's historical consciousness, contains a regular, recurrent series of narratives centered on heroes as social constructors, creators of kingdoms. The society-shaping struggles of these founder-heroes usually begin with terrific combats after which even the strangest fauna are brought under human control. This paper presents a study of this cultural motif, a constant theme in Africa's twin oral and written traditions, in the development of Africa's historical consciousness from its roots in ancient Egypt mythology to the present.*

Introduction

L'écriture et l'oralité coexistent toujours et nécessairement, surtout lorsque, prenant naissance dans le mythe et l'imaginaire, émerge et se construit la conscience historique. Des images provenant de l'Égypte pharaonique et du reste de l'Afrique noire représentent le mythe du « **Maître des Animaux** » qui semble bien d'origine africaine, car on le retrouve, identique, dans la Vallée du Nil et le reste de l'Afrique noire, lors de la formation et de la naissance des royaumes africains antiques.

Il est par conséquent d'un haut intérêt d'explorer et de documenter une si importante thématique historiographique.

Cet essai novateur, quoique bref, comporte, reliées entre elles, les parties ci-après :

1. Oralité, écriture et gestation de l'histoire au sein du mythe.
2. Naissance de la conscience historique comme expression temporelle du pouvoir politique.
3. Images commentées des mythes à sémantique historique et politique.

1. Oralité, écriture et gestation de l'histoire au sein du mythe

La tradition écrite, en sus de la tradition orale, est bien établie dès le départ même de la civilisation pharaonique. Des éléments naturels et culturels sont conceptualisés en tant que signes affectés du coefficient linguistique du sens, c'est-à-dire ils sont transformés mentalement en "idéogrammes", "pictogrammes", "phonogrammes".

Cette translation sémiologique du "signe concret" au "signe linguistique" donne naissance à un système graphique précis pour noter les sons de la langue en leur prononciation et en leur signification. La parole parlée devient la parole écrite, c'est-à-dire que le langage humain, fait social, reçoit une fixation graphique porteuse de sens. C'est cela l'écriture.

Toutefois, ainsi que **Ferdinand de Saussure** (1857-1913) l'a si judicieusement relevé, le fait d'écrire une langue ne supprime pas la tradition orale de cette langue. La tradition orale est indépendante de l'écriture, c'est-à-dire qu'une langue vit, se développe, etc., tant qu'elle fonctionne dans une société comme une des données fondamentales de la communication sociale humaine. L'écriture ne supprime pas l'oralité.

Ainsi, les deux concepts d' "écriture" (système graphique) et de "langue parlée" (système linguistique), liés de façon certaine, sont une affaire de "raison", de "conscience", de "culture".

Dans le contexte culturel qui était le leur, les habitants de **KMT** des deux premières dynasties pharaoniques ont eu une nette conscience de la succession temporelle de leurs souverains et ils l'ont noté, par écrit (mise par écrit d'une longue tradition orale), pour édifier leur conscience historique, à l'échelle du territoire national dans son ensemble.

Ces premières listes royales relèvent par conséquent de l'historiographie pharaonique telle qu'établie par les scribes-chroniqueurs royaux eux-mêmes (*sš nsw, sesh nesou*). Cette tradition de mémoire orale mise en mémoire écrite sera permanente en Égypte, de la 1^{re} dynastie, vers 3000 avant notre ère, jusqu'au prêtre-historien **Manethon**, natif de Sebennytos en Basse-Égypte, florissant au III^e siècle avant notre ère, sous le règne de **Ptolémée II Philadelphie Ouser-ka-en-Rā Mery-Amon** (285-246 avant notre ère).

A travers ce travail de mémoire historique collective, par des scribes avertis, et sous l'autorité directe de Pharaon lui-même, l'écrit ne relève pas du contingent, mais de la catégorie historique et philosophique du nécessaire. Travail intellectuel nécessaire en effet, pour promouvoir sa propre conscience du pouvoir, de la royauté, de la communauté nationale, bref de l'existence humaine.

2. Naissance de la conscience historique comme expression temporelle du pouvoir politique

La conscience historique était très aiguë au pays des Pharaons : listes royales, stèles funéraires, textes biographiques abondants, relation écrite des hauts faits royaux (de règne en règne), chronologie dynastique fixée à partir de chaque règne en tant qu'évènement singulier dans l'univers, monuments durables en pierre d'éternité, extraordinaire souci de

tout noter par écrit (parfois jusque dans les détails les plus menus), tout cela traduit d'une manière grandiose la relation des habitants de *Kmt* avec le *Temps*.

Relation dynamique qui est un autre nom pour "historicité", – cette capacité de connaître par soi-même ses assises historiques pour pouvoir constamment faire partie de l'histoire en créant l'histoire. Une histoire qui n'est pas vécue en mémoire se situe hors du champ du Moi, et c'est manifestement une faiblesse.

Ailleurs, sur le continent africain, c'est ce que la brave ethnographie coloniale a désigné par : "griotisme". En fait, le "griot" des cartons anthropologiques africanistes est un historien-conteur, doué d'une mémoire extraordinaire, connaissant les rois, les règnes, les faits et gestes du passé, et sachant le narrer avec poésie : la belle et émouvante poésie épique, aux cycles mythiques et historiques mêlés.

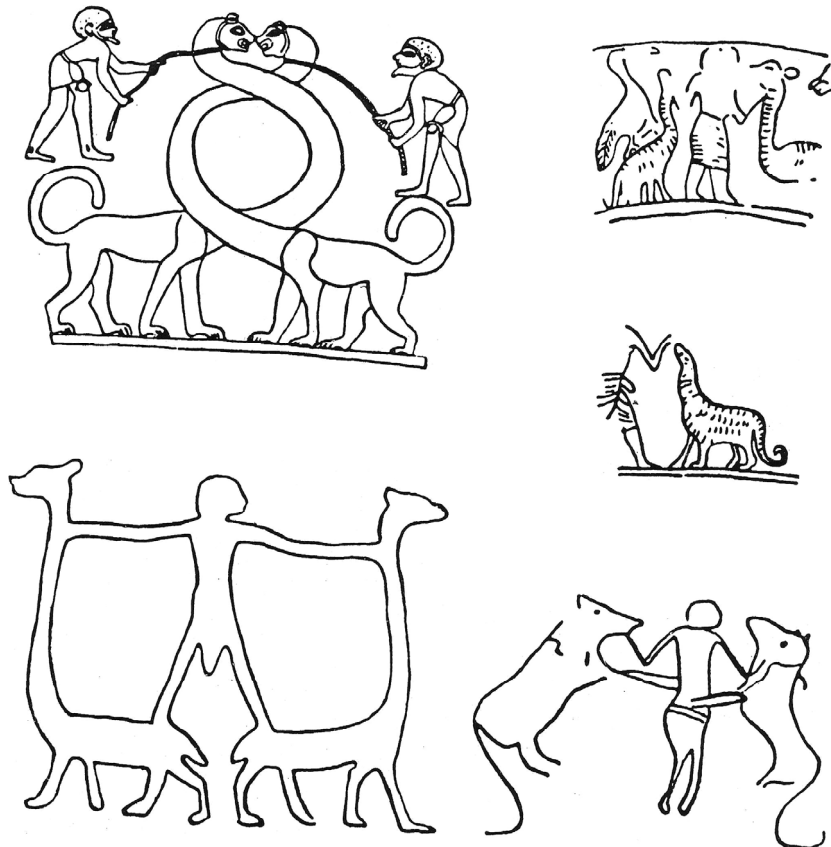
Si, depuis l'Égypte archaïque, l'Afrique noire précoloniale était très attachée aux rois-divins, dans les royaumes et les empires, les seigneuries et les "chefferies", c'est pour une raison fondamentale : que demeure et se perpétue, au fil des temporalités historiques, l'essentiel, c'est-à-dire le nom du roi-divin, symbole social concret de bonheur, de transcendance, de paix et d'amour, car le roi-divin (*nesou* en Égypte, *nyimi* chez les Enfants de Wot/Kuba du Congo, *oba* au Nigeria chez Yoruba, etc., etc.) n'est rituellement appelé à diriger la société que pour faire triompher la *Maāt*, la *Vérité-Justice*, l'*Harmonie culturelle et sociale*, la *Perfection* dans tous les domaines de la créativité humaine (sciences, techniques, architecture, sculpture, rites funéraires, etc.).

Il n'est pas moins instructif de savoir que la longue tradition orale relative aux règnes des rois d'Égypte (*KMT*) était déjà fixée par écrit dès la 1^{re} dynastie : système linguistique, système graphique, intentionnalités historiques, conscience du passé, mémoire dans le présent de ce qui fut, temporalités vécues et historicités voulues, tout est mis en œuvre pour célébrer (*hb*, *heb*, "célébrer un triomphe", et *hts*, *hetes*, "célébrer" une période de temps passée à parachever quelque chose : en langue égyptienne) l'heureuse mémoire des rois et reines de la nation.

La pensée de la sacralité du roi et de son royaume se joue entre le **cycle mythique** et le **cycle historique**. Le Rituel pharaonique, si puissant, sauvera le mythe en le reprenant comme symbole ou métaphore, dans l'exercice même de la royauté, en sa phase historique.

Le concept fondamental des temps historiques, dans l'historiographie pharaonique, est le concept de la **liste des noms** ; ce qui se dit en égyptien  : *imy-rn.f*, "liste des noms", *i.e.* l'inscription des noms **dans** le temps pour perpétuer la mémoire des hommes et des femmes porteurs de ces noms. Les **annales royales** constituent l'éveil même de la conscience historique.

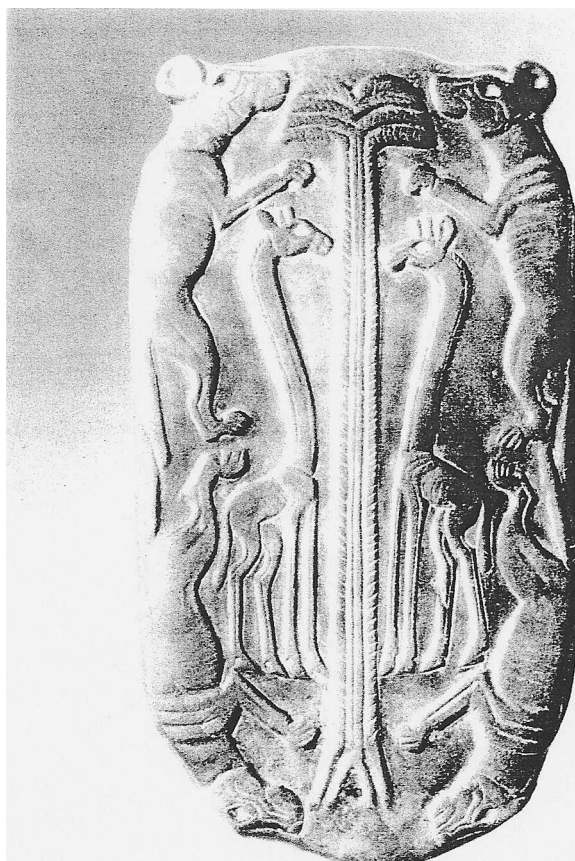
3. Images commentées des mythes à sémantique historique et politique



I. Le thème que l'on appelle souvent le "Maître des Animaux". Successivement on a :

- *recto* de la **palette de Narmer** (monstres à tête de panthère et corps de reptile) ;
- un homme debout sur deux monstres et tenant leurs cous, **tombe de Meir**, Moyen Empire ;
- un homme saisissant deux fauves, peinture rupestre de la **tombe 100 de Nekhen (Hiéraconpolis)**, période de Nagada IIC (vers 3400 av. notre ère).

On s'est mis en tête, trop facilement, que l'Égypte prédynastique et dynastique a emprunté ce thème du "**Maître des Animaux**" à la Mésopotamie : rien de plus faux.



II. Palette prédynastique : le cycle mythique de la maîtrise des forces de la nature avant la fondation d'un territoire national intégré. Ce mythe symbolise l'affrontement des forces adversaires, – le Chef qui est un chasseur initié doit montrer son intrépidité dans cette lutte infernale pour le triomphe du juste et du bien.

On a développé, depuis 1944, à cause du préjugé "orientaliste", que le thème du "**Maître des Animaux**" serait venu de la Mésopotamie en Égypte. Il s'agit simplement du répertoire propre rituel-décoratif égyptien. Le thème égyptien du Héros-civilisateur maîtrisant les fauves comme étant d'origine asiatique est une hypothèse à écarter (Jean Vercoutter, 1992). Voici ce qu'en pense en effet **J. Vercoutter**, savant objectif :

"L'on est simplement en présence d'un phénomène de convergence (...) sans qu'il y ait eu emprunt d'un domaine à l'autre" (p. 169) ;

"L'hypothèse qui voit une influence directe de la civilisation mésopotamienne sur la formation de celle de l'Égypte est peu convaincante" (p. 197 ; souligné dans le texte) ;

"Il est donc inutile de recourir à l'hypothèse d'une invasion venue du lointain Euphrate, ou même de la présence de Mésopotamiens en Égypte" (p. 198) ;

"L'évolution culturelle de la vallée du Nil se caractérise au contraire par sa continuité" (p. 198), du Néolithique à l'époque archaïque des souverains de la 1^{re} dynastie.

Voir : **Jean Vercoutter**, *L'Égypte et la vallée du Nil. Tome I. – Des origines à la fin de l'Ancien Empire*, Paris, PUF, 1992, aux pages indiquées.



III. Détail d'un brassard en ivoire, Nigeria, Yoruba, Owo : le "Maître des Animaux" saisit deux reptiles monstrueux, faisant ainsi preuve de sa force, de son énergie et de son courage. La maîtrise des éléments dangereux, fantastiques, est hors du commun des mortels. Symbolisme royal imprégné de forte mythologie : dans l'**Égypte pharaonique** naissante, au **Cameroun** chez les **Bamileke**, au **Nigeria** chez les **Edo (Bini)** et les **Yoruba**. Londres, *British Museum*, 1920 11-21.

Le concept est celui du pouvoir qui dompte tout, même l'inhabituel, l'extraordinaire, l'inattendu. Le pouvoir royal, sorti du mythe, est bâti sur cette idéologie de la Force royale qui dompte les *étants*, les éléments de la Nature : dompter les monstres, faire pleuvoir, arrêter une pluie imminente, provoquer la foudre, dévier un cours d'eau, traverser un grand cours d'eau à dos d'hippopotames, dompter des serpents redoutables, monter sur un très haut arbre à l'aide de la fumée, vivre des heures entières sous l'eau, avaler des braises ardentes sans se brûler, etc.



IV. Le thème du “**Maître des Animaux**” se retrouve en Égypte pharaonique sur le manche du **couteau du Gebel-el-Arak**, sur une **plaque d’ivoire de Nekhen (Hiéraconpolis)**, une marque de potier d’un **vase de Nagada** ; la célèbre **peinture de Nekhen (Hiéraconpolis)** montre aussi un homme saisissant deux fauves. Voici que ce thème se retrouve tel quel au **Nigéria**, chez les **Edo** (Bénin), au 17^{ème} siècle, comme sur cette plaque de bronze. Longue tradition d’un thème africain, dans le cadre de la naissance du rite royal du pouvoir politique émergeant du mythe. Des phénomènes de convergence peuvent avoir eu lieu : Mésopotamie, Égypte, Nigéria, etc. C’est peut-être un thème d’origine africaine où il est plus ancien, avant **Gilgamesh**. Londres, *British Museum*, 98.1-15.30. Dimensions : 40,6 x 31,7 cm. Photographie : *Museum*.

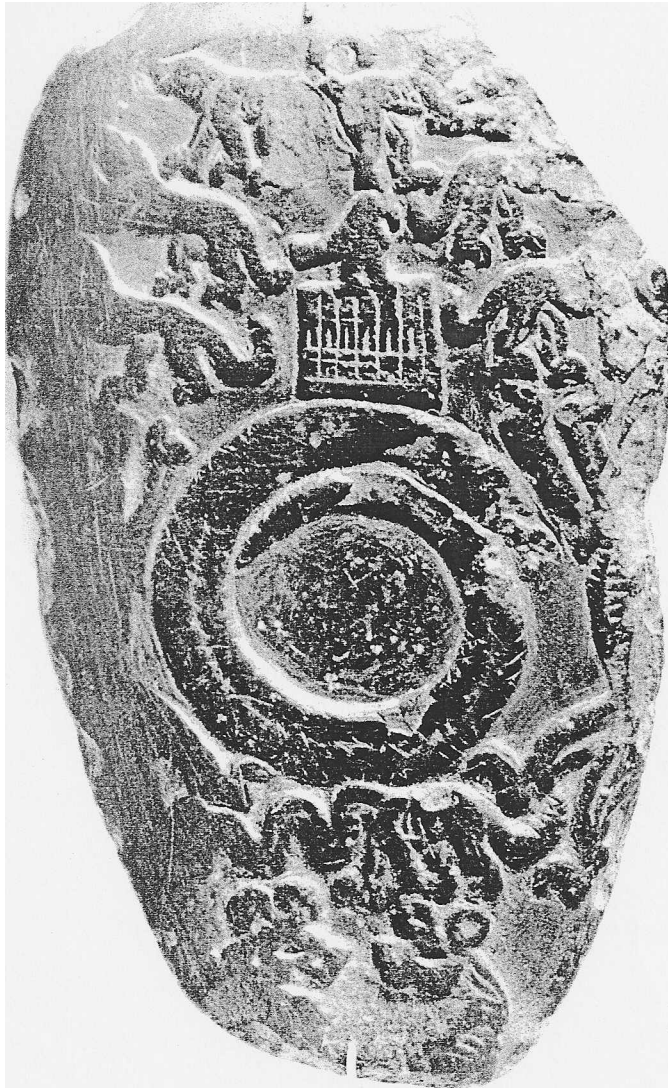


V. Le "Maître des Animaux" saisissant deux fauves, royaume des **Bamileke**, Grasslands camerounais, Cameroun, Afrique centrale : un chef, un roi (**fon**) contrôle deux léopards ; symbolisme de la force du souverain, son courage et son intrépidité. Le roi est fort, physiquement et spirituellement. Il saisit les bêtes à la gorge. Elles souffrent, apparemment. Position frontale et symétrie, principes fondamentaux de l'art pharaonique, tout autant. Rien d'"asiatique".

Le "**Maître des Animaux**" est un thème de la mythologie royale africaine développé dans la vallée du Nil égypto-nubienne, au Cameroun et au Nigeria, et dans d'autres royaumes africains précoloniaux.

Il faut en finir avec le "réflexe orientaliste" qui consiste à échafauder de simples hypothèses sans considération culturelle du continent africain lui-même, berceau de l'Humanité actuelle. Collection Paul Chadourne, *Musée de l'Homme*, Paris, n° C-31-607. Bois, linteau gravé d'un des édifices royaux.

Égypte pharaonique archaïque, Cameroun, Nigéria, etc. : partout le thème historico-mythique du "**Maître des Animaux**". Il ne s'agit nullement de "diffusionnisme" culturel, mais de parenté culturelle, de communauté culturelle originelle. La royauté africaine sait conserver ses mythes fondateurs essentiels. Le thème est trop précis et trop spécifique pour être le simple produit du hasard.



VI. Cycle mythique de la royauté divine pharaonique. L'**Horus Djer**, 1^{re} dynastie, vers 3250 av. notre ère, n'est pas un Mésopotamien, un Asiatique. C'est un Nilote de la Vallée du Nil égyptienne. Il réactualise le **cycle mythique** de la maîtrise des forces de la nature (animaux fantastiques de toutes formes et de toutes dimensions) au sein du **cycle historique**. Fonder une royauté divine requiert aussi un "dialogue" avec les forces de la nature environnante.

Palette gravée. New York, *The Metropolitan Museum of Art*, don de Edward S. Harkness, 1928, n° 28.9.8.



HORUS KILLS SETH AS A
CROCODILE

Voir : W. Max Müller, *Egyptian Mythology*, Boston, 1918, fig. 122. Agrandi.

Dans le **mythe** ou cycle mythico-historique Osiris-Horus-Seth, **Horus** et **Seth** s'affrontent, neveu et oncle, pour le pouvoir inauguré par **Osiris**.

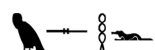
Le mythe fait de **Seth**, tantôt un "Crocodile" méchant, tantôt un "Hippopotame" destructeur. **Horus** harponne le Crocodile ou l'Hippopotame, pour signifier sa victoire et sa succession sur le trône de son père **Osiris**.

Il s'agit de symbolisme politique illustrant la lutte politique au sein d'un même clan, d'une même famille. Après la lutte, la réconciliation dans le *Rituel royal* de l'*Unification des Deux-Terres* (*sema tawy*), *Rituel* que tout Pharaon traditionnellement investi doit accomplir, *Rituel* qui sera figuré sur les côtés du trône du souverain d'Égypte. **Horus** et **Seth**, réconciliés, sont les deux Seigneurs, et dieux tutélaires de la royauté divine pharaonique. On a ce vieux fonds lexical :

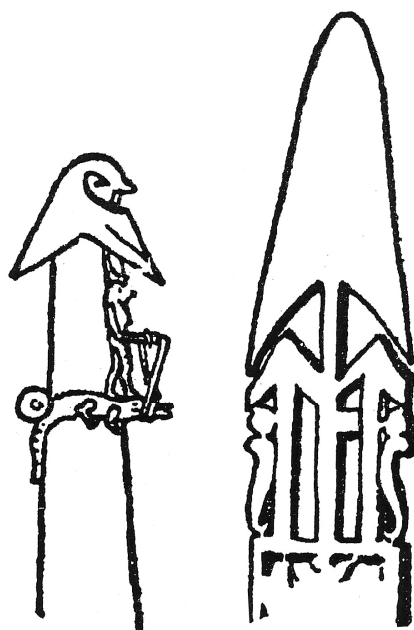
 *ḥ3ꜥ, khaā*, "harponner" l'hippopotame

 *ḥ3b, khab*, "hippopotame". Plusieurs langues africaines bantu
modernes : *nguvu, ngubu, ngufu, etc. (kh-b / ng-b)*

 *dib*, "hippopotame" ; autre forme *db*

 *msh*, "crocodile" ; crocodile femelle : *msht*

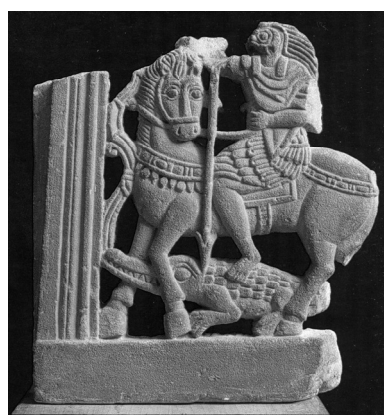
 *k3pw, kapou*, "crocodile" (*Papyrus Prisse*).



THE HARPOON OF HORUS

L'Harpon (signes T19 - T23 : divers hiéroglyphes pour "harpon" à tête d'os, avec une barbe, avec deux-barbes) d'**Horus** dans sa lutte contre **Seth** sous forme d'hippopotame (ou de crocodile) : il s'agit d'**Horus Harponneur** (*Hr Msn*, "Horus Harponneur" : signe V32 de la *Sign List* de **Gardiner**).

Pharaon, incarnation du dieu Horus sur terre, pour diriger l'Égypte et l'univers, n'oubliera pas ce Rituel royal d'harponner l'hippopotame... de l'**Horus Den**, 1^{re} dynastie, jusqu'à la période gréco-romaine, à la Basse Époque. Cet **Harpon d'Horus** a une forme assez particulière : voir W. Max Müller, *Egyptian Mythology*, Boston, 1918, fig. 227 et H. Schäfer, in *"Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde"*, XLI, 69, 1904.



Une représentation de l'époque romaine : **Horus sur un cheval harpoonnant un crocodile**. Musée du Louvre (Source : Ch. Derosches-Noblecourt, *Le fabuleux héritage de l'Égypte*, Éditions Pocket, 2006, p. 103)

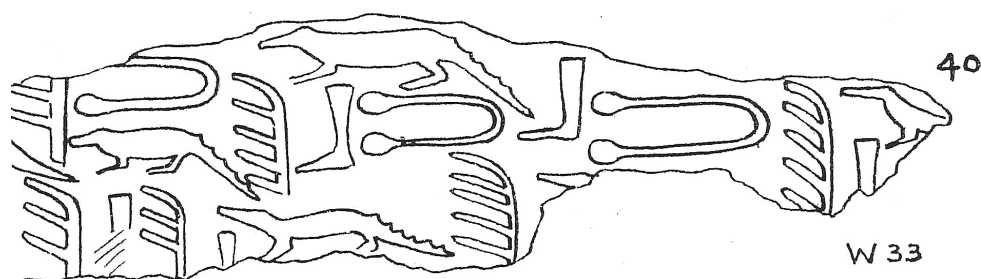


VII. Le **roi Den**, 1^{re} dynastie, vers 3100 av. notre ère, est en train d'accomplir un rite royal : harponnage de l'hippopotame en tant que symbole de forces contrariantes, peut-être.

C'est le **cycle mythique** du Roi maîtrisant les forces de la nature pour établir un règne de paix et de solidarité sociales sur le **Trône d'Horus** ; ce mythe du cycle anté-historique et anté-écriture va persister dans le cycle proprement historique où l'écriture joue désormais un immense rôle, à peine deviné auparavant.

Pharaon est l'**Horus Msn, Mesen**, "Harponneur" : un relief en bois de **Hesy-Rā**, à la IIIe dynastie, reprendra ce titre d'**Horus**.

Source : W. M. Fl. Petrie, *The Royal Tombs*, I, Londres, 1900, pl. XXXII, n° 39, tombe T à Abydos du **roi Den**.



VIII. Le cycle mythique de la royauté divine pharaonique : les forces de la nature (crocodiles, hippopotames, divers animaux sauvages conceptualisés métaphoriquement comme “monstrueux”, etc.) doivent être “piégés” pour que le cycle historique commence son déroulement. Précisément, au commencement (*hntw, khentou*, en égyptien), les dieux Horus et Seth établissent les fondements du cycle historique écrit.

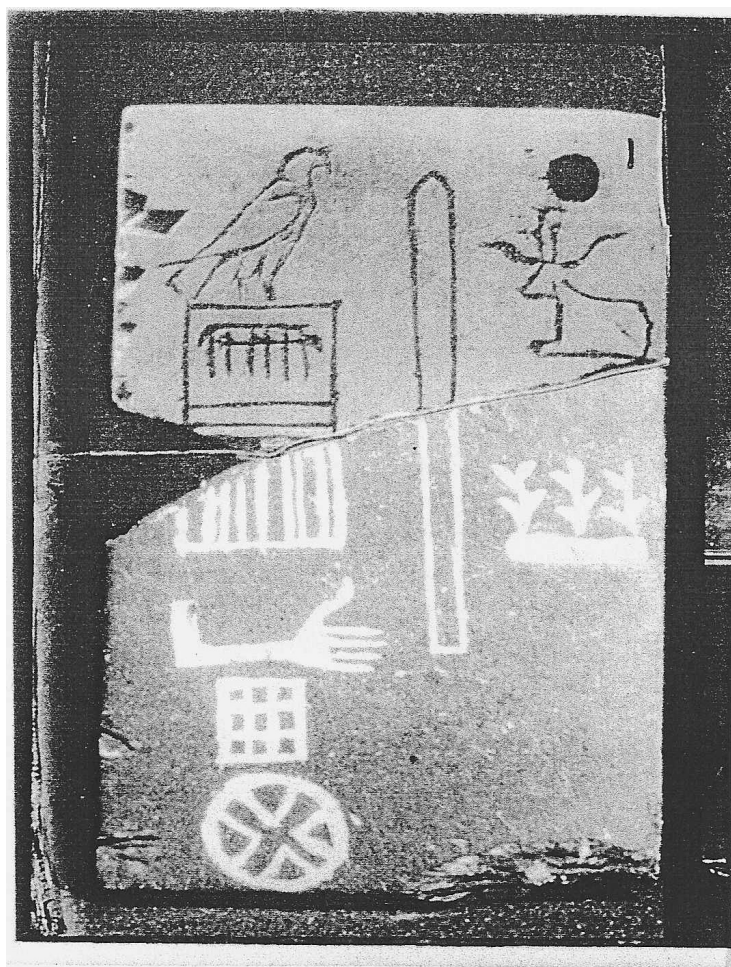
Le mot égyptien  *ibt, ibetj*, veut dire : “piège” pour oiseaux, animaux, reptiles, sauriens, etc. :

voir C. M. Firth et B. Gunn, *Teti Pyramid Cemeteries*, Le Caire, 1926, 2 vol. ; vol. I, texte, p. 136.

La pyramide de **Teti** (2345-2333 av. notre ère), VI^e dynastie, se trouve à Saqqara-Nord. Ce Pharaon avait pour l'une de ses épouses la fille du roi **Ounas/Unas/Wnis** (2375-2345 av. notre ère), du nom de **Ipout** (“Celle qui est estimée”).

Source : W. M. Flinders Petrie, *The Royal Tombs*, I, Londres, 1900, pl. XXXII, n°40.

On est toujours dans le concept des genèses, de la maîtrise des forces de la Nature (crocodiles, hippopotames, géants et monstrueux reptiles, etc.).



IX. Tablette en ivoire provenant de la tombe abydienne de l'**Horus Djer** (Zer), 1^{re} dynastie, vers 3250 av. notre ère.

Petrie a traduit les inscriptions comme suit : "*Hathor in the marshes of King Zer's city of Dep*", i.e. Buto. Ce qui est pratiquement incompréhensible.

Il y a d'abord la beauté de cette tablette : les hiéroglyphes sont dessinés, gravés, inscrits avec beaucoup de soin. L'emplacement des signes obéit plus à l'arrangement visuel qu'à l'ordre syntaxique du texte même. Voilà pourquoi les anciennes inscriptions (dynasties I et II) sont difficiles à lire. Il faut beaucoup d'attention. D'autre part, les scribes anciens emploient constamment les formes abrégées des mots.

Analysons les signes. Au paragraphe 264 de sa Grammaire égyptienne, **Gardiner** enseigne

que , i.e. "premier mois" peut être remplacé par  *tpy*, "premier" (mois) et  *n*

est inséré avant le nom de la saison : *tpy n 3ht*, "premier mois de la saison *akhet*", i.e. de l'*Inondation*. Les cornes (F13) combinées avec le signe "année" (M4), c'est pour : , variation , *wpt-rnpt*, "Jour du Nouvel An". La **Vache sacrée** (*hs3t*) représente la déesse **Hathor** (*Hwt-Hr*), la déesse dorée qui aidait les femmes à donner naissance, les morts à renaître et le cosmos à se renouveler : c'est la déesse de la renaissance. La formule incantatoire 406 des *Textes des Pyramides* dit que l'**Oeil de Rā** est "sur les cornes d'Hathor". **Hathor** est fondamentalement le Principe divin femelle créateur, apportant l'*Inondation nilienne* bienfaisante, la joie, l'amour, la musique, la danse, l'érotisme poétique.

Je propose donc la traduction ci-après :

« Premier mois (*tpy*) de (*n*) la saison *akhet* (*3ht*, Inondation), ouverture du Nouvel An (*wpt-rnpt*, 1^{er} Jour du Nouvel An) et fête (*hb*, sous-entendu) d'Hathor (*Hwt-Hr*) dans (*m*, sous-entendu) Dep (*Dp*)" en présence de l'**Horus Djer** lui-même »

L'**Horus Djer** s'était rendu dans la ville de *Dep*, au Delta, pour célébrer le *Nouvel An* et fêter la déesse **Hathor**, qui apporte l'*Inondation* si cruciale pour la vie nationale, dans la vallée du Nil.

Un calendrier festif, saisonnier, agraire, civil, est déjà mis au point. Le phénomène de l'inondation du Nil cyclique, lié à Sirius, est compris comme tel. L'astronomie existe déjà, même dans un contexte mythologique. La théologie met déjà l'accent sur la dimension de déesse créatrice d'Hathor.

La royauté pharaonique se veut déjà maîtresse des éléments saisonniers, cycliques, climatiques, célestes, cosmiques : les Eaux du Nil, leur maîtrise par Pharaon, doivent obéir au pouvoir du roi de **Kemet**, pour le bonheur et la joie de vivre des communautés agricoles nationales.

Les villes de **Kemet**, *Dep*, *Buto*, *Nekhen*, etc., sont des centres urbains d'un État qui vit sur la pêche, l'agriculture, essentiellement.

Royauté, astronomie, écologie, théologie, mythologie, écriture, urbanisme, rites institutionnels : l'État pharaonique fonctionnait, relié à toutes ces connaissances, dès les origines mêmes de l'institution horienne du pouvoir dans la Basse Vallée du Nil.

Source : W. M. Flinders Petrie, *The Royal Tombs*, II, Londres, 1901, pl. V, 1.

Cette tablette en ivoire au nom de l'**Horus Djer** a été interprétée également comme faisant état de l'**origine du calendrier solaire**, car elle ferait allusion à un lever héliaque de Sirius (Sothis), en égyptien *Spdt*, qui est aussi la déesse Sothis, ici sous sa forme de Vache couchée portant le signe de l'année (*rnpt*) entre les cornes (d'après une compréhension de Kurt Sethe, en 1905). Cette déesse est ici associée avec l'*Inondation*.

Le fait certain est qu'il s'agit d'une consignation d'un événement astronomique cyclique, lié à l'*Inondation* du Nil.

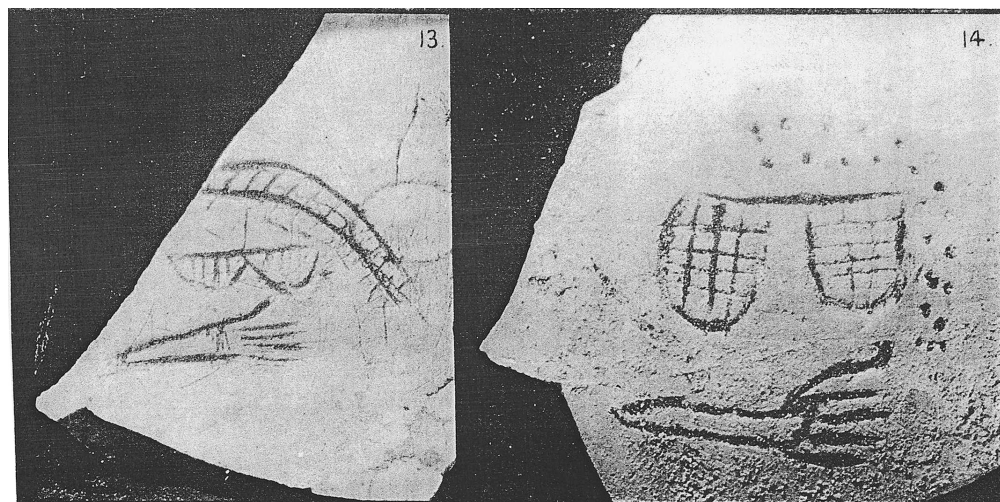


SOTHIS-SIRIUS

Voir : W. Max Müller, *Egyptian Mythology*, Boston, 1918, fig. 53. Agrandi.

La déesse Isis était assimilée à l'étoile **Sirius** ; (*Spdt*, Sopdet), et le dieu **Osiris** à la constellation *Orion* (*S3h*, Sah). La mythologie est assez complexe, par exemple :

- 1)  *3ht*, *akhet*, l' "Oeil" divin, Oeil de Dieu, donc l'Oeil du Créateur **Rā** était identifié à des corps célestes variés, tels que le disque du soleil (*itm*), la pleine lune (*i'h*), l'étoile du matin (*ntr-dw3*) et Sirius (*Spdt*)
 - 2)  *3st*, la déesse **Isis**, en sa forme stellaire de Sirius, avait toujours été liée à l'avènement de l'*Inondation* qui rend possible la moisson, après la fertilisation du sol et les semences sur des terres inondées
 - 3)  *pri Spdt*, le lever héliaque de Sirius coïncidait avec l'*Inondation*, la Crue, – signe d'Abondance
 - 4)  *b'hw*, *bahou*, quand le Nil se relâche, *i.e.* avec l'*Inondation*, ce fut le début de l'année égyptienne (renouvellement de la création, investiture royale, calendrier agraire, calendrier solaire, concept du temps cyclique, etc.)
 - 5)  *wpt*, *oupet*, "cornes", pour les concepts suivants : "**sommet**" de montagne ; *wpt t3*, "sommet de la terre", c'est-à-dire les régions méridionales les plus lointaines, les Mille Collines des régions des Grands Lacs Africains, de l'Afrique de l'Est (Somalie, Kenya, Tanzanie, Ouganda/Uganda); "**zénith**", la région supérieure du ciel ; le point sur la sphère céleste qui est directement au-dessus de l'observateur ; le mot **zénith**, vieux français *cenith*, dérive du vieil espagnol *zenit*, qui vient lui-même de l'arabe, *samt*, "chemin", dans l'expression *samt ar-ra's*, "chemin/route (au-dessus de) la tête" ; "**commencement**".
 - 6)  *wpwt*, *oupout*, "calendrier", "programme" où sont prévus les horaires, les festivités, les services, distinctement inventoriés, parfois avec des détails.
-  *wpt-rnpt*, "Jour du Nouvel An et les festivités" requises, ainsi que les rites royaux, au commencement de l'année, au début du Nouvel An : les Anciens Égyptiens ont institué la "Fête du Nouvel An" dès la 1^{re} dynastie.



X. Fragments de jarre avec inscriptions : n° 13, à gauche, en pierre, et n° 14, à droite, de la poterie. Tombe de l'**Horus Djer**, 1^{re} dynastie, vers 3250 av. notre ère, Abydos. **Petrie** a compris qu'il est question de vases pour laver les mains royales : "*The washing of the hand of the double lord*" (W. M. Flinders Petrie, *The Royal Tombs*, II, Londres, 1901, p. 23).

Ce qui est assez obscur. Je propose la lecture suivante, plus appropriée :

rnpt mdd ⲙⲁⲩⲁⲓ, "Année de détresse", c'est-à-dire sans suffisante crue du Nil pour le monde agraire, – ce qui est bien une calamité. Justement, la Pierre de Palerme n'a pas enregistré la crue du Nil en l'An 2 du règne de **Djer**, et a noté *hb dšr*, "*Festival Desher*" (A.J. Serrano, 2004), "*Fête du lancement de la barque*" (W. Helck, 1987). Or le mot *hb* signifie "fête, festival", mais aussi "deuil ; être en deuil". Il faut sans doute comprendre : *hb dšrt*, "Deuil et calamité", à cause de la stérilité, de la sécheresse (*dšrt*).

Sources :

- W.M. Flinders Petrie, *The Royal Tombs*, II, 1901, pl. V, n° 13 et n° 14.
- Alejandro Jiménez Serrano, *La Piedra de Palermo : Traducción y contextualización histórica*, Madrid, A.E.E., 2004, p. 33.
- W. Helck, *Untersuchungen zur Thinitenzeit*, Wiesbaden, 1987, p. 150.



XI. Palette de Narmer : détail du verso.

Le nom de **Narmer** est écrit librement sans *serekh* et **Horus**, et pourtant c'est son nom **Horus** ou son nom *ka*. C'est la procession rituelle devant Pharaon, visitant le champ de bataille où beaucoup d'ennemis gisent ligotés à même le sol, leurs têtes coupées entre leurs jambes. C'est l'unique scène de ce genre dans la civilisation pharaonique.

Quatre étendards avec enseignes guident et protègent la procession royale : deux faucons pour *nbwy*, "les Deux Seigneurs", i.e. Horus et Seth (voir **Raymond O. Faulkner**, *A Concise Dictionary Of Middle Egyptian*, Oxford, Griffith Institute, Ashmolean Museum, édit. de 1999, p. 129) le canidé *Oupouaout* (*Wpw3wt*), "Ouvreur des chemins", avec le dispositif *šdšd* (*shedshed*) qui écarte (*šdi*, *shedi*) tout danger sur le chemin ; enfin l'étendard qui supporte un placenta. Le mot pour "étendard, enseigne" est  *i3t*, *iat* (*Textes des Pyramides*, 1287).

Un officiel important, avec l'attirail des scribes (qu'on voit aussi, plus tard, sur **Hesyrā**, sous **Djoser**, à la IIIe dynastie) : cet officiel, à la coiffure caractéristique, est couvert d'une peau de léopard stylisée. Les deux hiéroglyphes en face et au-dessus de lui indiquent soit son nom soit sa fonction :  *tt*, *tjet*.

Comment comprendre ? Je propose la lecture ci-après :

- le signe G47 , *t3*, peut être employé pour *t* ;
- donc G47  et V13 , *t*, peuvent permuter ;

- donc V13 $\Rightarrow$ *t*, peut avoir la valeur phonétique complète de G 47, c'est-à-dire *tʃ* ;
- je lis par conséquent *tʃt*, "vizir" ; la finale -y, *tʃty*, "vizir", ne s'impose pas (voir Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 43, note 2, et p. 601). Le vizir (*tʃt*, *tʃty*), à la fois aussi scribe et prêtre (attirail scripturaire et peau de léopard) accompagne tout naturellement Pharaon sur le champ de bataille, la victoire assurée, aux fins de noter les faits et de purifier ce qui le requiert.

Phonie, graphie et lexique font du système hiéroglyphique égyptien un système tout à la fois dynamique, flexible et précis.

❑ L'auteur :

Théophile OBENGA : Docteur d'État ès Lettres et Sciences humaines de l'Université de Montpellier. Il est philosophe, historien, linguiste et égyptologue, membre de la Société française d'Égyptologie. Il collabore, dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire Générale de l'Afrique*, et à celle de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*. Il a dirigé jusqu'à la fin de l'année 1991, le *Centre International des Civilisations Bantu* (CICIBA, Libreville, Gabon). Il a été professeur d'histoire ancienne et d'égyptologie pendant plusieurs années à l'Université Marien N'Gouabi de Brazzaville (Congo). Il est l'auteur de nombreuses publications parmi lesquelles : *La philosophie africaine de la période pharaonique — 2780–330 avant notre ère* (Paris, L'Harmattan, 1990), *Origine commune de l'égyptien, du copte et des langues négro-africaines modernes*, Paris, L'Harmattan, 1993, *La géométrie égyptienne — Contribution de l'Afrique antique à la Mathématique mondiale* (Paris, L'Harmattan/Khepera, 1995), *Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx — Contribution de Cheikh Anta Diop à l'historiographie mondiale* (Paris, Khepera/Présence Africaine, 1996), *L'Égypte, la Grèce et l'Ecole d'Alexandrie*, (Paris, Khepera/L'Harmattan, 2006), et tout récemment le livre *L'égyptien pharaonique : une langue négro-africaine* (Paris, Présence Africaine, 2010). Il a enseigné à *Temple University* à Philadelphie, aux USA, l'égyptologie et l'œuvre de Cheikh Anta Diop. Il a été également Chairman au Département des "Études africaines" à l'*Université de San Francisco* aux USA où il a enseigné l'égyptologie. Il dirige la revue *ANKH*.

Publications : <http://www.ankhonline.com>